

Philippe Di Maria

Symphonie n°1, L'hygiénique, de Louis-Ferdinand Céline



Note liminaire - Ce texte traitant exclusivement de la carrière médicale Céline, il nous a semblé inutile, voire superfétatoire, d'évoquer ici ses positions racistes et antisémites, positions, d'ailleurs, qui interférèrent peu dans sa carrière de médecin. Cet aspect « sombre » de la vie de Céline est largement étudié, analysé et commenté dans nombre de biographies, études et revues spécialisées. PDM

1^{er} Mouvement

Adagio (1894 - 1912)

Comme Céline l'a toujours proclamé, sa vocation de médecin lui est venue très tôt, vers l'âge de cinq ans environ. Il le confiait encore à Claude Bonnefoy quelques semaines avant sa mort. Dès son plus jeune âge, en effet, il s'émerveillait de voir le médecin s'occuper de ses parents ou de lui-même, il trouvait ça « *épatant* » ce thaumaturge qui remettait en route des corps qui n'avaient plus envie de fonctionner. « *Je trouvais ça formidable les médecins, ces espèces de magiciens qui savaient réparer les corps blessés, malades, endoloris, fiévreux.* »

Puis sa jeunesse s'écoule lentement, sous les « *cloches à gaz* » du Passage Choiseul, comme les grains d'un intangible sablier. Les voyages qu'il fait à l'étranger pour y apprendre les langues (Allemagne, Angleterre) et les petits emplois dans Paris (maisons de tissus, joaillerie, la bijouterie Lacloche qui lui promet de l'engager définitivement à la fin de ses obligations militaires) lui font oublier ce rêve d'enfance.

Le glas de cette jeunesse sonne le 28 septembre 1912 quand, à dix-huit ans, Louis Destouches s'engage pour trois ans dans le 12^e régiment de Cuirassiers, stationné à Rambouillet.

Doloroso (septembre 1912 - mars 1915)

Les deux années passées au « 12° Cuir » à subir les peines, corvées, épreuves physiques et brimades sont terriblement éprouvantes pour le jeune Céline. On peut l'imaginer découvrir alors la réalité tangible de son corps physique, de ses faiblesses, de sa fragilité, tandis que le moral et le psychique se révélèrent d'un acier qui n'est pas inflexible.

Arrive la guerre. Le 25 octobre 1914, près de Poelkapelle, Céline est blessé par une balle ricochante qui l'atteint au bras, lui fracturant l'os et occasionnant une large plaie. Le surlendemain, il est transféré à l'hôpital d'Hazebrouck (où il est dorloté par l'infirmière-major avec laquelle il a une liaison, et une correspondance suivie jusqu'à mai 1916), puis au Val-de-Grâce en décembre. Réopéré en janvier 1915, il part en convalescence en février, puis retourne à l'hôpital de Vanves où il y subit un traitement à l'électricité.

Il ne paraît pas déraisonnable de penser qu'après avoir vu les horreurs de la Grande-Boucherie, en avoir subi les conséquences (blessure à l'oreille gauche occasionnant des bourdonnements et sifflements ininterrompus, blessure au bras dont il souffrira toute sa vie) et après avoir passé quelques semaines dans des hôpitaux, où il redécouvrit la beauté et la bonté de ces hommes réparant d'autres hommes, il sentit alors renaître, vivifiée et amplifiée, sa « vocation médicale » de jeunesse.

Agitato (hiver 1915- mai 1924)

Peu après sa convalescence, Céline est envoyé à Londres pour y travailler au consulat de France, mais déjà tourmenté par le « démon de la bougeotte », il décide de partir pour le Cameroun, employé par la Compagnie Forestière Shanga-Oubangui. Il va y vivre plusieurs mois dans des conditions difficiles : moustiques gloutons, peur d'être empoisonné ou assassiné par les Pahouins à la réputation d'anthropophages, fièvres contre lesquelles il se bourre de quinine et autres drogues, voyage en étant constamment armé, se loge et se nourrit avec difficultés. Malgré tout cela, il y fait l'expérience de la Liberté. C'est en Afrique, et à cette époque, qu'il fait ses premières expériences médicales en médecin « amateur ». Les lettres envoyées à ses parents contiennent souvent de longues listes de produits pharmaceutiques dont il a besoin : sérums, pincés, nécessaires de suture, seringues, bistouris, bandages, etc. On peut supposer, sans grande marge d'erreur, que si sa vocation médicale ne date pas de cette période africaine, son désir de devenir médecin l'est probablement.

Gravement malade de dysenterie, Céline rentre à Paris vers la mi-mai 1917. Il y vivote de petits travaux comme, entre d'autres, homme à tout faire pour la revue *Eurêka* de Raoul Marquis (le Courtial des Pereires de *Mort à crédit*) jusqu'à ce que, se trouvant devant l'un des grands tournants de sa vie, il réponde à la fondation Rockefeller qui cherche des « propagandistes qualifiés » : « *C'était pendant la guerre, en 16, 17. J'étais réformé ; il fallait que je gagne ma croûte. Alors, voilà que je tombe sur un petit papier grand comme ça, qui demandait un conférencier pour la fondation Rockefeller de propagande contre la tuberculose. Je n'avais jamais parlé en public ; j'étais d'un baveux ! Tiens, mon vieux, en public, je parlais encore plus mal que toi ! Mais voilà, j'étais tombé sur le papier et je me présentais le premier, et puis je parlais anglais, ce qui a simplifié mes négociations avec le comité américain. Enfin, on m'a embauché. Ce que j'ai pu bafouiller les premières fois ! Je revois avec terreur la grande séance dans*

le théâtre de Rennes, tout illuminé, et c'est grand ce machin-là ! Tout contre moi, le général d'Amade et puis le docteur Follet, qui devait devenir plus tard mon beau-père. Ç'a été épouvantable, et puis, petit à petit, je me suis habitué à parler comme on s'habitue à tout. J'ai parlé, j'ai parlé ! » (Cahiers Céline 1, p.87).

La Fondation Rockefeller, évidemment fort riche, envoya en France au début de l'année 1917, une commission pour enquêter sur la tuberculose. Le rapport désastreux qui en ressortit fut à l'origine de la création de la *Commission américaine de préservation contre la tuberculose*, qui allait sillonner la France pour répandre la bonne parole prophylactique contre la maladie. Des conférenciers étaient indispensables à cette tâche. Céline se fait engager : « *On faisait des conférences dans les écoles sur la tuberculose. On en faisait jusqu'à cinq ou six par jour. Les paysans à qui on s'adressait et qui parlaient surtout patois ne comprenaient pas toujours nos explications... Ils écoutaient sagement, sans rien dire... Ils regardaient surtout les films... Très instructifs, les films... On voyait des mouches se promener sur le lait... La pellicule cassait toutes les cinq minutes, ou sautait. Ça ne faisait rien... On réparait... »*

Le docteur Athanase Follet, dont l'influence comme Président du Comité départemental de lutte contre la tuberculose était grande, réussit à obtenir de la Fondation que les premières conférences se déroulent en Bretagne. C'est ainsi que Louis Destouches, membre de « *l'équipe ambulante de propagande* », fait le soir du 11 mars 1918 sa première « causerie » devant le public rennais. À partir de ce jour, il a une vie très occupée : conférences dans la journée pour les jeunes écoliers, puis le soir pour les adultes. La roulotte des « *rois de l'hygiène* » parcourt ainsi les routes de Bretagne en essaimant ses « causeries » jusqu'au 3 décembre 1918, date où Céline prononce sa dernière conférence de l'année.

Il retourne ensuite à Rennes pour préparer son « bachot ». Il en présente à Bordeaux la première partie en avril 1919, lors d'autres conférences, puis la seconde partie le 2 juillet, toujours à Bordeaux. Une relation étroite s'était nouée entre Céline et le D^r Follet, ainsi qu'une autre, plus étroite encore, entre Céline et la fille du docteur Follet, qu'il épousa le 19 août 1919, à la condition qu'il « *reprît sérieusement ses études et devienne médecin* ». Céline, devenu le gendre du « Professeur Athanase Follet », a donc une carrière médicale toute tracée qui s'ouvre à lui. Grâce à un décret appliqué au bénéfice des anciens combattants, il fait son cycle d'études en deux ans et demi au lieu des quatre ans traditionnels. L'hiver 1921, il s'active dans le laboratoire de son beau-père et y fait moult expériences, plus ou moins réellement scientifiques, mais qu'importe, il expérimente, il se cultive. En avril 1921, il est reçu à son premier examen puis, avant même d'avoir obtenu le second, il part pour Paris avec une autorisation spéciale lui permettant d'achever ses études à la faculté de médecine de Paris. Il en profite pour faire un stage à la maternité Tarnier, dans le service du D^r Brindeau (c'est ce dernier qui l'aurait poussé à choisir un thème de thèse plutôt littéraire, ayant senti chez lui ce « don ») – « *J'ai l'oreille, voilà !... Tous les vagissements me passionnent... pensez, des années à Tarnier !... Brindeau, Lantuéjoul... les premiers cris... le premier cri !... Tout gras et glaires... mon affaire !... les toutes petites tronches, écarlates, bleues, strangulées déjà !... si j'ai aidé des êtres à naître !... Comme ils arrivent !... vous me remettez dans les souvenirs ! "Poussez, ma petite dame ! Poussez !..." J'ai entendu bien des cris... je suis un homme d'oreille... mais le duo d'accouchement maman le petit gniaasse, voilà un accord à se souvenir... la maman juste finit de crier le même reprend... Je vous ferai pas d'effet littéraire "la vie continue tcétéra"... je vous fais*

grâce » – ainsi qu'à l'hôpital Cochin, à la clinique chirurgicale du D^r Delbet.

L'année 1923 est l'occasion pour Céline de finir ses études, et surtout de pratiquer lors de remplacements à Rennes (à *La Sagesse*, la clinique de son beau-père). Il y exerce le rôle d'un dictame moral, s'entretenant beaucoup avec ses patients, tâchant de diminuer du mieux que possible leur souffrance par la parole, par la compassion. Céline est déjà l'homme affecté et révolté par la souffrance de ses semblables.

À Paris, pendant l'hiver 1923, il fréquente pour quelques semaines l'Institut Pasteur, mais les tâches qu'il y exerce ne le passionnent guère. Le 19 octobre 1923, il reçoit l'autorisation d'exercer la médecine avant d'avoir soutenu sa thèse (*La vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semmelweis*) qui obtint la mention « Très Bien », le 1^{er} mai 1924. Trois semaines plus tard, il en publie une version abrégée dans *La Presse Médicale* sous le titre *Les derniers jours de Semmelweis*.

Déjà l'hygiéniste perçait sous le médecin.

2^e Mouvement

Allegretto (mai 1924-février 1925)

Sa thèse soutenue, Céline voit revenir les affres du doute. Que faire ? Reprendre le cabinet *La Sagesse* de son beau-père ? Rejoindre l'Institut Pasteur ? Se lancer dans la psychiatrie, la pédiatrie, la médecine sanitaire marine ?

Céline, toujours démangé par le virus de l'aventure et de la « bougeotte » a alors la chance de rencontrer Ludwik Rajchman, directeur de la Section Hygiène de la S.D.N. à Genève, auprès de qui il postule un travail. Après quelques échanges épistolaires, et sa candidature acceptée par la Section d'Hygiène de la S.D.N., Céline part pour Genève, employé au titre de « *médecin de la Section d'Hygiène Classe B* » avec un contrat de trois ans. Les mois qu'il passe alors à Genève sont principalement employés à rédiger des rapports sur des rapports qui feront l'objet de rapports ! Ce qu'il voit des arrangements et « tripatouillages » de la paix par la S.D.N., où il y découvre que « *l'esprit n'aime pas les rassemblements* », accentue encore sa vision pessimiste de l'Homme.

Rajchman lui propose alors d'accompagner un groupe de médecins latino-américains pour une tournée d'information, principalement aux États-Unis. Un de ses rêves se réalise : le 24 février 1925, il embarque pour New York.

Allegro molto agitato (février 1924-janvier 1929)

De février à mai, Céline ne cesse de se déplacer à Cuba et aux États-Unis. Il visite des usines (Usines Ford de Detroit, d'où il écrira « *L'hygiène américaine est une hygiène de propriétaire et en France, c'est une hygiène de prolétaire. Il ne s'agit donc pas de comparer l'une à l'autre, c'est la grande faute qu'on a faite de ne pas s'occuper de l'hygiène au point de vue éducatif comme en Amérique, tandis qu'en France il faut s'occuper de l'hygiène alimentaire* »), hôpitaux, centres de prophylaxie, mines, écoles, mais malheureusement bien souvent trop rapidement pour que les observations relevées soient précises. Puis c'est le retour en Europe où d'autres voyages l'attendent : Angleterre, Italie, Hollande, Belgique Suisse, et France.

En, mars 1926, Céline embarque pour l'Afrique avec une « *délégation hygiéniste* » pour étudier les organisations sanitaires des pays de la côte ouest africaine. Il visite la Côte d'Ivoire, le Togo, le Dahomey, le Soudan, la Guinée, pour étudier l'intérêt d'implanter un bureau de la S.D.N. en Afrique occidentale.

Revenu à Genève, et fatigué de cette expérience où la paperasserie était plus importante que la pratique médicale, Céline envisage, dès la fin de son contrat avec la S.D.N., de s'installer comme médecin près de Paris : « *Connais-tu aux environs de Paris une clinique accidents du travail à vendre ou une pouponnière, ou une spécialité maladies Enfants ?* » écrit-t-il alors à son ami Albert Milon.

L'année 1928 est principalement occupée par le cabinet médical qu'il a ouvert à Clichy en novembre 1927, par la rédaction de nombreux articles (compilés dans le *Cahier Céline* n°3, Gallimard), par la fréquentation du professeur Léon Bernard à l'hôpital Laennec, par sa collaboration au laboratoire pharmaceutique *La Biothérapie*. En outre, il s'initie à la médecine de dispensaire grâce à la rencontre du professeur Robert Debré dont il rejoignit l'équipe. Rappelons qu'un dispensaire est un établissement (public ou privé) où l'on prodigue gratuitement des soins courants et où l'on assure le dépistage et la prévention de certaines maladies à caractère social.

À l'occasion critiqué pour ses compétences parfois jugées insuffisantes, très charitable, se refusant au clientélisme privé (que pratiquaient nombre de ses confrères), Céline soigne les indigents, les enfants et vieillards, les malheureux de la banlieue ; il leur parle. « *Pauvre banlieue parisienne, paillasson devant la ville où chacun s'essuie les pieds, crache un bon coup, passe, qui songe à elle ? Personne. Abrutie d'usines, gavée d'épandages, dépecée, en loques, ce n'est plus qu'une terre sans âme, un camp de travail maudit, où le sourire est inutile, la peine perdue, terne la souffrance, Paris "le cœur de la France", quelle chanson ! quelle publicité ! La banlieue tout autour qui crève ! Calvaire à plat permanent, de faim, de travail, et sous bombes, qui s'en soucie ? Personne, bien sûr.* » Son cabinet ferme assez rapidement, ses patients étant trop souvent des miséreux en tous genres qui n'ont pas de quoi le payer. C'est alors lui qui les dépanne de quelque argent.

Si Céline-médecin fut parfois critiqué par des confrères plus « compétents », tous lui reconnurent en revanche sa générosité, son humanité et son désintéressement total. La misère et la mort qu'il voyait partout autour de lui, à Clichy, le désespéraient profondément.

En janvier 1929, il obtient une place de vacataire régulier dans le *Dispensaire Municipal* de Clichy qui vient à peine d'ouvrir. Il y soigne principalement des cas de tuberculose et de maladies vénériennes. Sa devise est : « *ni alcool, ni café, ni tabac* ».

Andante (janvier 1929-décembre 1937)

À Clichy, Céline est consultant, attaché au nouveau dispensaire d'hygiène, ouvert comme nombre de ces établissements dans la banlieue ouvrière parisienne à la suite du vote de la loi sur les assurances sociales. Il y reste jusqu'en décembre 1937. Pendant ces années, il a l'occasion de faire d'autres voyages pour la S.D.N. : en Angleterre, pour étudier les questions de l'alimentation rationnelle du pauvre et de la lutte contre la blennorrhagie, pour visiter les dispensaires municipaux de médecine générale et antivénérienne, et surtout dans les quartiers pauvres ; dans les pays nordiques, pour

enquêter sur « *la médecine dans les cliniques populaires* ». Il demande ensuite à Ludwik Rajchman d'aller étudier à Dresde, la médecine des masses ; à Prague, un établissement thermal ; à Vienne, une maison ouvrière, et aussi observer la médecine sociale et la prophylaxie antituberculeuse et vénérienne.

Les années qui suivent sont partagées entre son activité au dispensaire de Clichy, de plus en plus restreinte, et sa vie mouvementée d'écrivain devenu célèbre. Il voyage encore en Europe, où il rend visite à ses nombreuses nouvelles amies. En décembre 1937, sans doute sous la pression de son entourage communiste (publication de *Mea Culpa*), il démissionne du dispensaire de Clichy et est renvoyé du laboratoire *La Biothérapie*.

3^e Mouvement

Presto (décembre 1937 - décembre 1940)

À l'automne 1938, Céline quitte la rue Lepic pour s'installer à Saint-Germain-en-Laye afin d'y exercer la médecine libérale. Il se fait imprimer des cartes de visite dont le libellé est significatif :

D^r Louis Destouches
Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris
Réformé, Médaille Militaire
Médecine Générale
Consultation tous les jours de 1 à 3 heures

Malgré ces souhaits pieux, la « patientèle » n'est pas au rendez-vous, peut-être en partie désappointée par l'apparence plutôt « hétérodoxe » du médecin et par le fait qu'il n'insistait pas pour se faire payer. Il travaille toutefois en parallèle au dispensaire proche de Sartrouville.

Céline contracte un engagement comme médecin maritime auprès de la Compagnie Paquet. Il embarque sur le *Chella* le 1^{er} décembre. Dans la nuit du 5 au 6 janvier 1940, le *Chella* éperonne le navire britannique *Kingston Cornelian*, causant une trentaine de morts. Céline passe des heures à recoudre, désinfecter, soigner, panser, consoler, apaiser. Il sort de cette aventure épuisé et découragé.

En mars, il est nommé médecin-chef du dispensaire de Sartrouville en remplacement du D^r Dubroca, mobilisé.

Au début de mai 1940, la « Drôle de guerre » est finie et les Allemands foncent sur la France via la Hollande et la Belgique. Le 10 juin, le maire de Sartrouville décide d'évacuer une partie de la population. Céline se joint au convoi. Après maintes péripéties et maints secours donnés aux blessés, il finit par revenir à Sartrouville, de La Rochelle, avec l'ambulance qui lui avait été confiée.

Lento (décembre 1940 – mars 1945)

Le docteur Dubroca ayant été démobilisé, Céline doit quitter son poste à Sartrouville. Ayant appris que celui de médecin-chef du dispensaire de Bezons allait être libre, il postule et y est engagé le 21 novembre 1940. Bezons était une commune extrêmement

pauvre, d'autant plus en période de guerre, et Céline doit faire des pieds et des mains pour trouver, pour ses patients, des médicaments, mais aussi du sucre, du beurre, du lait pour les nourrissons, divers aliments. Il a toujours comme idée principale incarnant la médecine : la prévention. Son activité médicale au dispensaire ne se réduisait pas qu'à celle d'hospitalier.

Il emménage en mars 1941 au 4, de la rue Girardon, à Montmartre, et c'est des hauteurs de la butte, juché sur sa mobylette, qu'il va tous les jours jusqu'à Bezons, vêtu de sa canadienne en peau de mouton et ses gants suspendus autour du cou par une ficelle.

Bezons, 14 janvier 1942, lettre avec en-tête imprimé de la mairie : *«...Il me semble urgent de vous faire connaître que les fonctions que j'assume de médecin assermenté chargé de la "proposition d'allocations" de charbon, lait, etc., devient de jour en jour plus difficile à assurer, en raison du nombre croissant de demandeurs, du caractère acrimonieux des demandeurs, de la nervosité de plus en plus agressive de ceux que je suis obligé de débouter. Il est évidemment presque impossible malgré la meilleure volonté d'assurer la consultation médicale du dispensaire en même temps que les fonctions de médecin assermenté, "préposé aux bons" par les temps actuels ! Je ne dispose pas de "l'autorité judiciaire" qu'il faudrait avoir aujourd'hui pour imposer sans murmures (et quels murmures !) les restrictions draconiennes indispensables et le refus que nous sommes obligés d'opposer aux demandes parfois assez justifiées... ces fonctions ne pourraient être confiées à un médecin spécial délégué par la préfecture et dont l'autorité ne serait pas mise en question...»*

Lentement, la carrière médicale de Céline se délite au profit de son œuvre d'écrivain et des réactions, souvent violentes et passionnées, qu'elle suscite.

Menacé de mort, il quitte Montmartre le 16 juin 1944, pour Baden-Baden. Céline y retrouve une de ses anciennes connaissances, le D^r Hauboldt, qui installera les Destouches pendant quelques semaines à Kränzlin, pas très loin de Berlin (raconté, transposé, dans *Nord*). Les conditions de vie étant très dures à Kränzlin, et ayant appris qu'un gouvernement français était constitué à Sigmaringen, Céline demande, et obtient, de Fernand de Brinon la permission d'y rejoindre la « colonie française » afin d'exercer la médecine, d'entendre et parler français, ce qui était vital pour lui. Il y arrive au début du mois de novembre.

Pendant cinq mois, il vit avec sa femme Lucette dans une petite chambre de l'hôtel Lowen. Il y reçoit les malades, gratuitement, leur donne de la morphine de contrebande venant de Suisse, achetée avec son propre argent. Il exerce également tous les après-midi dans le cabinet du dentiste Gunther, alors absent. C'est là que Céline délivre nombre de « certificats de complaisance » à des jeunes recrues afin de leur éviter d'aller se faire tuer pour une cause qu'il savait perdue.

Ces mois éprouvants de fatigue, et d'inquiétude sur son sort, seront eux aussi évoqués et transposés avec la verve célinienne dans le roman *D'un château l'autre*.

Céline quitte Sigmaringen le 22 mars 1945 pour le Danemark. Une autre partie de sa vie commence alors : prison, hôpital et exil. En novembre 1946, après onze mois d'incarcération, il fait son bilan médical (tête, oreille, insomnie, rhumatismes, paralysie radiale, cœur, intestin, eczéma, dépérissement, dentition) de manière fort détaillée (voir Gibault, tome III, p. 130).

Puis, c'est le long exil de six ans dans le froid Danemark, au bord de la Baltique.

4^e Mouvement

Adagio lamentoso (mars 1945 - juillet 1961)

Céline rentre en France le 1^{er} juillet 1951. Quelques mois plus tard, il emménage à Meudon où il vivra ses dix dernières années. Sur une photo le représentant assis à son bureau, on voit derrière lui une grande affiche d'anatomie musculaire. En octobre 1951, il s'inscrit à l'ordre des médecins (afin de toucher sa retraite), fixe sa plaque de consultations sur un poteau, juste derrière la grille du jardin. Il exercera peu (du 16 septembre 1953 au 31 mars 1959), en ne se faisant toujours pas payer.

Toujours hygiéniste dans l'âme, il prodiguera moult conseils à ses amis, et en particulier à Albert Paraz, à qui il rappellera obstinément de ne boire que de l'eau, d'avoir une bonne hygiène de vie et de surveiller « *son Vernes* ».

Le samedi 1^{er} juillet 1961, vers dix-sept heures, le « *Cavalier l'Apocalypse* » est à court de souffle. « *Pas de médecin, pas de piquêre, pas d'hôpital* » répète-t-il à sa femme. Solitaire durant sa vie, solitaire il veut mourir. Une heure plus tard, vers dix-huit heures, s'éteint l'un des plus grands écrivains français qui fut, également, un singulier médecin.

Remerciements pour leur aide toujours généreuse à É.M. et M.L.

Philippe Di Maria est né en 1955 à Paris. Enseignant, écrivain, traducteur (biographie de Pat Metheny, éd. Filipacchi, 1990). A publié des recueils de nouvelles (dont *Le Sablier*, éd. Fantasmak, 2012), des romans policier-jeunesse et un roman-pamphlet sous le nom de Mathieu Gondor, (*Laissez toute espérance* éd. Fantasmak, 2016). Il publie occasionnellement des articles dans des revues consacrées à Céline.